Voiture Vienne

VŒU D'UN PIÉTON,

PRÉSENTÉ

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

par Félix Faulcon (Voiture)

JUILLET 1789.

VŒU D'UN PIÉTON.

PENDANT que le trouble et la division régnaient dans l'auguste Assemblée dont les délibérations doivent régénérer la Patrie, je bornais tous mes vœux à désirer le retour de la concorde ; maintenant que le ciel a daigné exaucer mes prières, et que tout me porte à concevoir les espérances les plus flatteuses, il ne me reste plus qu'un vœu à former ; et celui-là, je l'adresse à l'Assemblée nationale.

Je déclare d'abord, qu'autant par goût

que par raison de fortune, je suis un Piéton décidé, c'est-à-dire, que je me sers tout bonnement de mes jambes pour me rendre où j'ai dessein d'aller ; c'est un titre au reste que je partage avec les quatre-vingt-dix-neuf centièmes au moins des habitants de la capitale ; or, dans ma qualité de Piéton, j'enrage et peste tous les jours contre l'innombrable quantité de voitures, qui sont comme autant d'ennemis renaissants contre lesquels il faut sans cesse me précautionner ; et d'ailleurs, tout me répugne dans cette maudite invention que la mollesse fabriqua pour insulter à l'indigence et à l'honnête médiocrité.

Voulez-vous le long du jour vous livrer dans votre chambre à l'étude ou aux tranquilles méditations ? impossible..... Vous avez autour de vous un fracas insoutenable qui vous étourdit continuellement. La nuit, voulez-vous jouir des douceurs

du sommeil, impossible encore...... les riches ne se couchent qu'au lever du soleil; et la nuit comme le jour, vous êtes assourdi par le bruit de leurs chars; mais, ce n'est là qu'une légère partie des abus; et ceux-ci dumoins n'attaquent que vos plaisirs ou votre santé, au lieu que dans les rues votre vie est sans cesse en danger.

Comment dépeindre la rapidité meurtrière des voitures, et l'insolence de tous ces coquins de cochers, qui aujourd'hui grimpés aussi haut que leurs impériales, paraissent delà vouloir dominer sur les Piétons et sont tout prêts à les écraser! que dirai-je donc des airs impérieux et si *assomables* de tous ces petits maîtres à *Wiski*, qui dans leurs légers phaëtons fendent l'air avec la vélocité d'un aigle, et s'inquietent très-peu de toutes les victimes que leurs roues sacrifient! il paraît aussi que jusqu'ici le Ministère s'en est bien peu inquiété; car ces accidents se renouvellent tous les jours, et les *Wiski* existent en-

core malgré les réclamations pressantes de l'humanité et de plusieurs Ecrivains de nos jours.

Autre abus.... un petit maître arrive chez une Laïs et laisse sa belle voiture à la porte, ou avec son *Jockei*, ou le plus souvent sous la seule conduite de son cheval, à qui il ordonne de ne pas bouger, et que sans doute il croit bien docile. Qu'arrive-t-il...... le cheval s'ennuie ou s'effraie, et le voilà qui court ventre à terre dans une rue fréquentée, jusqu'à ce qu'une voiture plu forte ait brisé celle qu'il conduisait. Ah ? c'est fort bien cela : on jouit de voir le *Wiski* brisé ; et ce spectacle est la seule consolation des Piétons. Oui, mais avant d'être brisées, les roues de ce misérable Phaëton avaient accroché une douzaine d'individus, auxquels elles avaient froissé bras et jambes, ou peut-être fait pis encore.. Il y a environ quinze jours que je fus témoin sur les boule-

vards d'un de ces événements douloureux : une voiture ainsi conduite par la seule impétuosité du cheval qui avait pris le mors aux dents, écrasa devant moi un enfant et une jeune fille ; après quoi elle alla se rompre contre une grosse charrette.

Voilà pourtant des accidents qui arrivent tous les jours ; tous les jours les roues des riches broient quelques piétons ; et cependant telle est l'inertie du Gouvernement, qu'il ne s'occupe pas à arrêter un usage aussi affreux. Louis quinze disait : Si j'étais Lieutenant de Police à Paris, je défendrais les cabriolets.....Ah ! je n'ai pas ce pouvoir, car à coup sûr l'abus révoltant que je déplore ici ne subsisterait déjà plus.

Et, comment feriez-vous donc pour parvenir à ce but, beau réformateur, va me dire un adonis de nos jours, ou une charmante petite maîtresse qui trouve aussi

peu de mal à écraser un homme, qu'à tromper un amant ! Est-il possible de réaliser ce que vous proposez ? Ah ! fi donc, sans doute, mon charmant petit jeune homme, sans doute beauté à la mode, cela est très-possible ; et voici comment. Ecoutez une fois, si vous pouvez, le langage de la raison.

Je commence d'abord par supprimer vos brillants *Wiskis* : oui, mes beaux Messieurs, je suis sans miséricorde, et je regarde que le plaisir que vous trouvez à satisfaire votre fatuité ne doit pas entrer en balance avec la vie et la sureté de vos concitoyens. Je sens à merveille que je suis un *monstre*, (n'est-ce pas mes dames) de vouloir vous interdire des voitures aussi *délicieuses* ; mais qu'y faire !.... Je sais depuis long-temps que l'homme qui fait le bien, doit toujours s'attendre aux sarcasmes, et .....s'en consoler.

Hé ! N'avons-nous pas vu tout récem-

ment encore le Sauveur de cet empire, monsieur Necker, en butte à une cabale puissante, et poursuivi par les propos les plus injurieux; et pourquoi ?..... parce qu'il s'occupe d'extirper les abus, et qu'un tas de gens qui y trouvent leur compte, n'ont pu lui pardonner cette généreuse résolution, si utile à la Nation et si dommageable pour eux. Ce n'est pas que je veuille me comparer en rien à ce grand homme qui mérite si bien la vénération de tous les bons Français; mais, en descendant du grand au petit, je dirai que dans toute espèce de réforme, l'homme de bien trouvera toujours beaucoup d'obstacles et de censeurs, par la raison que l'intérêt particulier ne cessera jamais de croiser l'intérêt général.... Je reviens à mon sujet, dont je ne regrette pas pourtant de m'être écarté, attendu que cette digression m'a mis à même d'exprimer l'hommage désintéressé de mon cœur. Je reviens, dis-je, à mon sujet,

et puisque voilà déjà que mon zèle philantropique vient de supprimer les *Wiskis* et autres chars de cette espèce; je vais traiter le chapitre des voitures à quatre roues.

Quant à celles-ci, comme dans une aussi grande ville que Paris, elles peuvent être nécessaires aux femmes et aux gens âgés, je veux bien ne pas les interdire, et même je suis assez commode pour ne pas en fixer le nombre..... Bien des gens vont sans doute me reprocher d'être trop tolérant; mais je leur recommande la patience, et qu'ils se donnent la peine de me suivre jusqu'au bout..... Or, comme je ne veux plus que les roues d'aucunes voitures soient désormais teintes de sang humain, je statue irrévocablement que les cochers iront toujours à pied et conduiront leurs chevaux par la bride.

Ah! fi donc, monsieur, fi; vous êtes

un homme *abominable*, vont s'écrier une tourbe de petites maîtresses, il y a de quoi nous faire mourir d'impatience, et de dépit.-Eh bien ! leur répondrai-je très-tranquillement, mourez, mes dames, il vaut mieux sans doute pour l'ordre public, que vous éprouviez un trépas volontaire qui importe si peu à l'Etat, que de vous laisser vous perpétuer dans l'habitude monstrueuse d'écraser l'homme utile ou le père de famille qui lui importe tant. Mais, je quitte cet entretien, quelqu'intéressant qu'il puisse être, et vais maintenant parler aux personnes sensées, qui, j'en suis sûr, applaudiront à mon plan.

La seule chose un peu plausible qu'on puisse m'objecter, est qu'on mettra trop de temps en route : Eh bien, on partira une heure plutôt, ou bien au pis aller, on se servira de ses jambes, qui tout naturellement nous ont été données pour marcher.

D'ailleurs, combien d'avantages dans le projet que je propose ! d'abord, plus de périls pour les Piétons ; ils pourront aller et venir dans les vastes rues de cette capitale sans courir risque d'être moulus à chaque instant ; et il faut convenir que c'est beaucoup, car il est inconcevable que près d'un million d'hommes soient exposés à des dangers sans cesse imminents, parce qu'il entre dans l'arrangement de quelques riches d'aller en voiture : plus de ce tracas bruyant qui trouble le sommeil et dérange les paisibles méditations des gens de lettres ; puis ces gros cochers qui prennent aujourd'hui tant de plaisir à faire claquer leur fouet, et à écraser, ou tout au moins à éclabousser les passants, nous aurons la satisfaction de les voir à pied comme nous ; et sans doute, qu'au bout de quelques années, se trouvant plus rapprochés de leurs habitudes primitives, ils auront perdu ce ton d'arrogance qui leur est aujourd'hui

si familier. Qui sçait même si la réforme, ne passera point jusqu'à leurs maîtres, et si plus près du peuple, ils ne commenceront point enfin à compter l'existence de leurs semblables pour quelque chose, et à les traiter avec des manières moins déprisantes ?

Voilà quel est mon vœu; je me suis attendu en le mettant au jour qu'il trouverait bien des contradicteurs; mais que fait la critique à celui qui n'est animé que par des intentions pures ! on me reprochera d'abord de m'être occupé de minuties; eh, quoi ! Serait-il donc possible que la vie des hommes fût toujours traitée comme une bagatelle, et qu'une matière aussi intéressante ne parût pas digne de mériter l'attention ! serait-il donc possible que dans un pays où l'on inflige les plus grandes peines à ceux qui attentent à la vie d'un lievre, il pût ne pas m'être permis de m'occuper des moyens d'assurer l'exis-

tence de mes semblables ! tout mon sang bouillonne à cette idée, et je ne peux pas m'imaginer, que même parmi les gens à voiture il y ait un homme assez mal avisé pour oser soutenir qu'un être quelconque ait impunément le droit d'en écraser un autre. Au reste, je n'attache aucune prétention au plan que je viens de proposer; je me suis contenté de développer quelques idées que mon zèle m'a inspirées : trop heureux, si elles peuvent être accueillies par l'Assemblée nationale et amener la réforme indispensable que je sollicite.

On m'objectera encore la force de l'usage; car depuis long-temps en France, on oppose toujours la routine de l'habitude à la voix pressante de la raison : mais dites moi, partisants déclarés des vieilles habitudes et des préjugés, que peuvent toutes ces chimères dont vous ne rougissez pas de vous prévaloir, contre l'ascendant impérieux de l'humanité et de la

justice ? De ce que chez vous les abus sont devenus des usages, il s'ensuivra donc qu'on doit toujours respecter les abus ; et l'on ne pourra plus reprendre la route du bon sens, parce que de temps immémorial on s'en sera écarté, comme si les premières notions de l'équité naturelle pouvaient jamais se proscrire, comme si la loi prépondérante n'était pas supérieure à toutes les habitudes et à tous les préjugés possibles ! Ah ! bannissons une erreur funeste, accréditée trop long-temps : de deux choses l'une ; ou vos usages sont fondés sur la raison, ou ils y répugnent ; point de milieu ; dans le premier cas, il faut les consolider encore ; dans le second, il faut les supprimer quels qu'ils soient, et décider enfin irrévocablement qu'on n'ajoutera plus foi aux usages ni aux préjugés, qu'autant qu'ils seront établis sur la base toujours *immuable* du véritable honneur, de la justice et de l'humanité.